

« Dans leurs casernes, sur leurs bases aériennes, leurs bateaux, ils ne font rien mais ils le font tôt. »

Tout vient à point qui peut attendre.

Clément Marot, *L'Adolescence clémentine*, 1531

L'image en kaki du conscrit qui balaie la cour de la caserne en traînant les pas ou celle du même, en bleu, qui peint et repeint « ce qui ne bouge pas » – comme le disent les marins embarqués sur un bâtiment de guerre de la marine nationale pour désigner la fixité par rapport à ce qui tangue – appartient-elle au passé ? Conscrition ou professionnalisation, l'idée persiste que les militaires n'ont rien à faire et que ce rien, s'il se fait, doit précéder les premières lueurs du jour. L'avenir appartiendrait-il à ceux qui se lèvent tôt, comme le dit le proverbe ? Mais de quel avenir s'agit-il dans ce cas ? Des chemins de brousse à tracer ? Des campements à lever avant que le jour ne pointe ? Des reconnaissances aériennes protégées par la torpeur matinale ?

Qu'il ait été conscrit hier ou qu'il soit engagé aujourd'hui, la vie du jeune soldat obéit à des principes contradictoires. D'une part, il se prépare à la guerre au côté de guerriers chevronnés, fiers de leurs campagnes, une guerre que l'on attend en répétant jusqu'à l'absurde, comme Godot, avec les mêmes gestes et au son de voix mâles qui, elles, jouent à la guerre. D'autre part, la formation militaire et le « drill » (exercice visant à acquérir par la répétition intensive un savoir-faire dans des situations précises)

apprennent à tous autant à faire la guerre, qu'à faire la guerre à la guerre et surtout à l'attendre, en l'espérant et en la craignant. Elle est autant celle sur laquelle on compte pour partir vers l'aventure et les pays lointains en augmentant son pécule, que celle que l'on craint parce que les soldats ne peuvent ignorer les souffrances qu'elle inflige. Formé à la guerre pour ne pas la faire même si le destin de Giovanini Drogo dans *Le Désert des Tartares* ne paraît pas enviable, le soldat est aussi entraîné pour bien la faire, ce qui relève de la schizophrénie.

Au départ, l'entraînement au comportement, au savoir-être, va précéder le savoir-faire, la formation technique. Levé aux aurores tous les matins, avant 6 heures, pour faire du sport, assurer des travaux privatifs de maintenance des lieux, dits travaux d'intérêt général, participer aux multiples et divers rassemblements, le jeune engagé apprend aussi à attendre. Attendre une activité après une autre, marcher au pas pour attendre en rassemblement les ordres à venir... parfois encore proférés par des « aboyeurs de service ». Appelée « formation militaire initiale », cette période se substitue aux « classes » des conscrits. Y aurait-il une différence entre ce que ces derniers ont connu et les engagés d'aujourd'hui ? Peut-être, mais elle ne réside ni dans les horaires matinaux ni dans l'attente.

En configurant les armées pour qu'elles puissent être « projetées » c'est-à-dire envoyées sur les théâtres d'opérations extérieures, le pouvoir politique a choisi de faire de chaque engagé un guerrier potentiel, prêt à partir, l'arme à la main. Lors de la guerre du Golfe en 1991, les appelés qui ont voulu s'y joindre ont signé un contrat d'engagement. Actuellement, tous

les engagés sont susceptibles de participer, dans leur spécialité professionnelle, aux conflits en cours et à chacune des opérations de maintien ou de rétablissement de la paix. L'entraînement, qui prépare à exercer ce métier, est donc placé au cœur du dispositif de formation pour ces 25 000 jeunes gens qui intègrent chaque année les armées et dont le chiffre peut être comparé aux 250 000 conscrits qui effectuaient annuellement leur service national.

Si les tâches de maintenance de ses lieux de vie incombent toujours au jeune soldat, la caserne passe aujourd'hui un contrat avec une entreprise extérieure pour balayer sa cour et le matelot ne peint plus si souvent « ce qui ne bouge pas » car il n'en a pas le temps. La professionnalisation a réduit les effectifs, les a spécialisés, et impose à tous l'obligation de participer aux opérations extérieures en fonction de la répartition des tâches entre les armées et, au sein de chacune d'entre elles, entre les métiers. Ce qui n'était pas le cas auparavant lorsque d'un côté on préparait les conscrits à la guerre et de l'autre on envoyait certaines armes (par exemple la Légion ou la Coloniale) hors métropole. Soumis aux mêmes demandes et aux mêmes contraintes dans son métier de téléphoniste, informaticien, ingénieur du son que celles de son collègue du secteur privé, le militaire, quel que soit son grade, a fort à faire. Son statut réclame qu'il soit maître de sa spécialité tout en restant un soldat et lui impose ainsi une double compétence, mangeuse de temps.

L'idée que les jours passent sans que l'on fasse rien aux armées est-elle donc adaptée à la réalité contemporaine ? Comme souvent, la généralisation à partir d'observations rapides et non expliquées a tendance à

construire de fausses idées. Ils font du sport et donc ne font rien... si l'on oublie que le sport aide au maintien d'une bonne condition physique et psychologique nécessaire au combat... Ils fêtent tous les événements possibles... si l'on oublie que la solidarité appelée cohésion dans les armées se construit de multiples façons, y compris dans des occasions ludiques. Les armées par ailleurs sont encore regardées avec les yeux du XIX^e siècle : celui-ci n'a-t-il pas produit toute une littérature qui met en exergue l'ennui de l'attente, le regret des batailles, la nostalgie de la gloire ? Que peuvent-ils donc faire ces soldats qui ne participent qu'à des opérations extérieures que l'on n'appelle plus guerres ?

Comme leurs aînés, ces soldats s'entraînent à la guerre avant de la faire. Faut-il le regretter ? Ils continuent à se lever tôt parce que la longueur des journées, comme avant, est l'un des éléments de réussite, en opérations, qu'il faut savoir utiliser. Dans la jeunesse de leurs engagements militaires, ils continuent à attendre que leur chef exerce son autorité. Faut-il cependant en conclure que chacun d'entre eux, à son poste, ne fait rien ? La question paraîtra incongrue à la majorité d'entre eux, non sans raison. Mais à les voir se rassembler et attendre, elle peut être posée.